

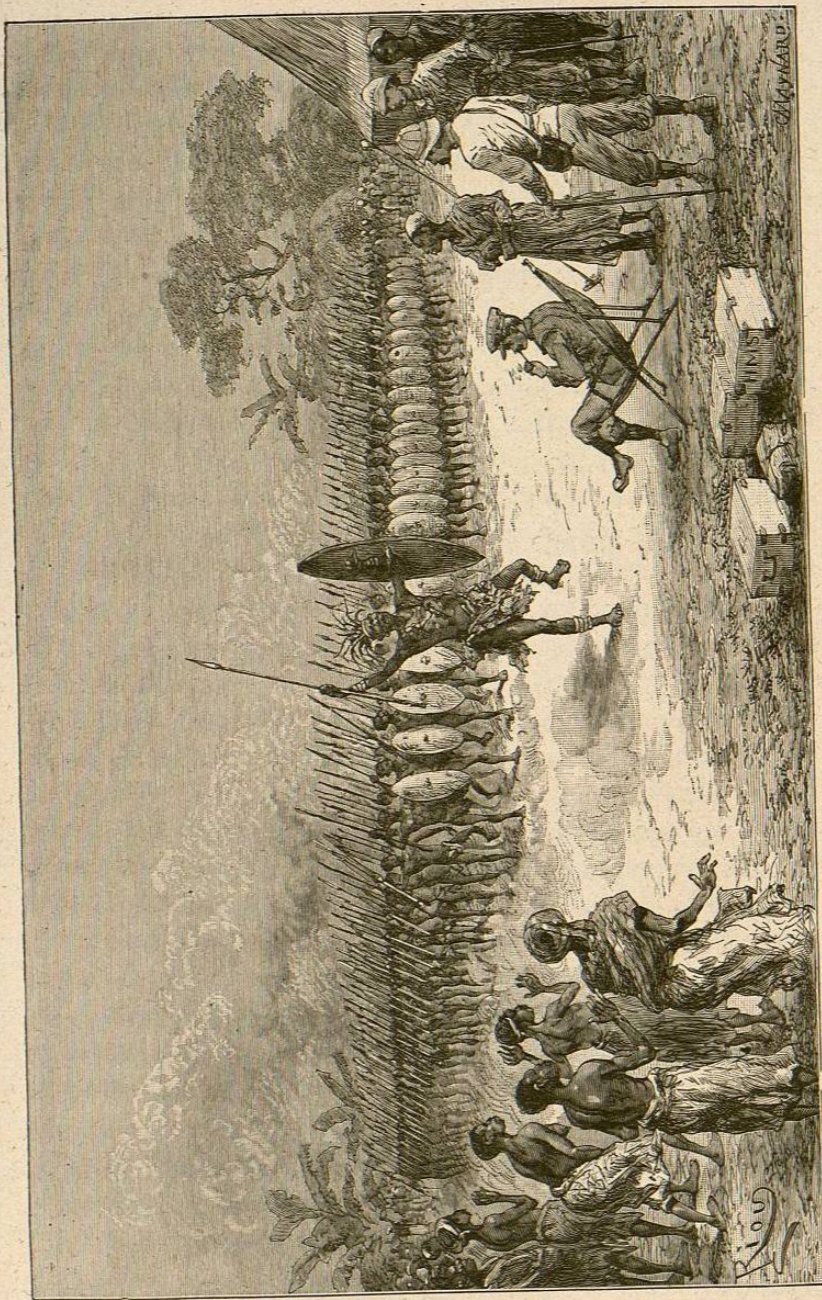
Gavira forment l'arrière-garde. Tous observent un profond silence qui favorise nos projets.

A 6 heures du matin, nous arrivions aux postes avancés de l'Oussiri; en quelques minutes tous les chefs avaient reçu leurs instructions; le D<sup>r</sup> Parke avec 50 carabines tenant le centre, Katto avec les guerriers de son frère formant l'aile gauche, Mpinga, Gavira et ses hommes l'aile droite, la petite armée avançait rapidement.

L'aventure fut des plus comiques. Les bergers ouahouma de Mpinga avaient averti les bergers ouahouma de Moussiri, et les Ouahouma de Mazamboni avaient été tout aussi communicatifs vis-à-vis de leurs frères. En conséquence, les pâtres avaient fait déguerpir tous les troupeaux par d'autres routes. Moitié en arriva chez Gavira, et moitié chez Mazamboni le matin même où nous entrions à Oussiri, et Moussiri, le chef, ayant eu vent du désarroi de Kadongo et de la puissante armée qui s'avancait contre lui, prit grand soin d'empêcher que mal advint à personne en son domaine. Donc bêtes et gens avaient vidé le pays; troupeaux et volailles avaient disparu. Mais les greniers ployaient sous le poids du maïs, les champs abondaient en patates douces, fèves, tendres épis de maïs, légumes et tabac. J'étais au fond très heureux que l'affaire fût terminée sans qu'aucune goutte de sang eût été répandue. Mon but était atteint : notre maigre approvisionnement de munitions restait intact et la voie était libre. Mazamboni et Gavira, aussi ravis que moi sans doute, simulaient le désappointement.

Dans une des huttes on découvrit un canon de carabine et une gâchette à percussion, cette dernière portant la marque « John Clive, III, 550 » : un souvenir de la visite de Kabba-Réga, dont, l'année précédente, les troupes avaient été mises en déroute par Moussiri.

Dans l'après-midi, les mille guerriers de Mazamboni se réunirent pour célébrer leur facile victoire par la « danse de la phalange ». La danse africaine consiste principalement en gestes obscènes, en sauts, contorsions et jongleries, tandis qu'un ou plusieurs tambours battent la mesure. Beaucoup de bruit, beaucoup de gros rires. Ce sont jeux de barbares, comme les valse et les pirouettes à la façon des derviches sont jeux de civilisés. Souvent deux hommes sortent d'un groupe et commencent un duo que le cor ou le tambour accompagne



La danse de la phalange par les guerriers de Mazamboni.

et qu'on applaudit frénétiquement; un autre chante seul, vêtu d'un costume fantastique; grelots, plumes de coq, calabasses à demi pleines de graines sèches et enfilées sur des cordons; des paquets de ces dents d'homme, de singe et de crocodile, dont les nègres font leurs bijoux.

Mais ce que l'on goûte par-dessus tout, ce qu'il y a de meilleur et de plus beau, ce sont les chœurs; et quand les hommes, les femmes et les enfants élèvent leurs voix au-dessus du bruit des tambours et du murmure de la foule, j'avoue que j'en ai toujours éprouvé un vif plaisir, surtout quand les exécutants sont des Ouanyamouezi, de beaucoup les meilleurs chanteurs du continent. Les Zanzibari, les Zoulous, les Ouanyamouezi, les Ouassegara, les Ouassegouhha et les Ouanguindo ont en somme à peu près la même méthode et la même exécution, quoique chacune de ces tribus ait ses danses et ses chants variés, mais tous stupides et barbares ou infiniment mélancoliques. Les chants des Ouassoga, des Ouaganda, des Ouakereoué, des Ouassongora, autour du lac Victoria, sont plus intimes : une grossière ébauche de l'allure bardique avec l'intonation plaintive des Orientaux; Moustapha ou Hassan se lamentant sous la fenêtre grillée d'une Fatime cruelle ou d'une Roxelane inexorable. Excepté chez les Ouanyamouezi, je n'avais pas entendu de musique ni vu de danses que pourrait apprécier le public qui se délecte tous les soirs aux danses nègres exécutées dans certaine salle de Piccadilly, avant que Katto, frère de Mazamboni, me donnât, avec le concours de ses guerriers, le spectacle de la curieuse « danse de la phalange ».

La fête commença par des roulements d'une dizaine de tambours, grands et petits, manœuvrés par des artistes accomplis, gardant admirablement la mesure et émettant des sons d'une clarté parfaite que l'on pouvait entendre à plusieurs kilomètres de distance. Pendant ce temps Katto et le cousin Kalengué, promenant leurs plumes de coq blanc en touffes magnifiques, alignaient sur le terrain 55 rangées de 55 hommes chacune, en un carré aussi parfait que possible. Plusieurs n'avaient qu'une lance, d'autres en portaient deux, outre leurs boucliers et carquois pendant au cou et sur le dos.

La phalange restait immobile, les lances appuyées contre terre. Au signal des tambours, la voix grave de Katto entonne un chant sauvage, montant graduellement jusqu'aux notes

aiguës; alors il lève son arme, le chœur formidable des 1089 danseurs lui répond, et les guerriers s'avancent en brandissant leurs lances.

A cinquante mètres environ de la première rangée, je sentais le sol secoué comme par un tremblement de terre. Les hommes piétinaient pesamment, presque sur place, faisant des pas d'une lenteur calculée, de quinze centimètres à peine, mais ils progressaient constamment. Les voix montaient et descendaient en vagues onduleuses. Aux rauques commandements des tambours, les lances, dont la hampe tournait sans cesse entre leurs mains, s'élevaient soudain dans les airs, projetaient des éclairs, puis s'abaissaient toutes à la fois. L'accord était parfait entre les voix et les tambours et la manœuvre des lances. Les 55 lignes de 55 hommes s'élançaient du même bond et retombaient ensemble, frappant le sol dur et ferme du coup vigoureux et retentissant de leur énorme poids de 70 tonnes. Les mille têtes n'en faisaient qu'une lorsque, au même rythme et d'un seul mouvement, ils les relevaient avec une triomphante énergie, pour les abaisser ensuite en poussant de plaintifs murmures comme une foule en deuil.

Quand ils célébraient leurs exploits guerriers, levant le visage au ciel, rejetant la tête en arrière comme pour donner plus de force à la tempête ascendante des voix, évoquant la colère, la haine inextinguible, la lutte suprême, leur âme passait dans les spectateurs qui, debout, la flamme aux yeux, le bras droit levé, agitaient le poing, tout vibrants d'enthousiasme à cette fanfare guerrière.

Et quand, baissant la tête et se penchant vers la terre, leurs chants s'exhalaient en gémissements et soupirs de douleur, notre cœur se serrait d'une émotion indicible; nous assistions aux horreurs de la défaite, aux meurtres, aux pillages, nous entendions les plaintes des blessés, nous regardions couler les larmes des veuves et des orphelins au milieu des cases ruinées et des plantations dévastées.

Mais de nouveau, et avançant toujours du même pas, les guerriers se redressent; ils secouent au vent les plumes de leurs coiffures, relèvent et entre-choquent joyeusement les zagaies, entonnent un hymne de gloire et poussent de si exultantes clameurs, que chacun ne voyait plus que la victoire aux couleurs éclatantes, ne sentait plus battre dans ses veines que l'orgueil

du triomphe. Sans interrompre les chants sauvages, le carré s'approchait lentement. Arrivés à quelque distance, les hommes du premier rang abaissent leurs lances, font briller les pointes de fer poli sur une ligne absolument horizontale. Trois fois ils me saluent ainsi, et trois fois ils les relèvent. Puis, l'un à la file de l'autre, chacun des rangs se met au pas de course; ils lancent leurs javelots pour les ressaisir à l'instant; les hampes tremblent entre leurs mains; ils poussent des cris de guerre plus fort, toujours plus fort jusqu'à ce que le carré se soit transformé peu à peu en une spirale énorme à trois involutions. Après avoir fait trois fois le tour de la place, l'immense farandole vient s'enrouler tout autour du prince Katto, et on ne voit plus bientôt qu'une masse solide de têtes. Ce cercle, une fois complet, se change de nouveau en carré, puis le carré se dédouble en deux rectangles; chacun de ceux qui les composent va prendre la place de celui qui lui fait vis-à-vis. Les chants continuent, tandis que dans l'ordre le plus parfait ils exécutent cette figure; puis encore une fois, et avec une rapidité merveilleuse, ils se reforment en cercle, se démenant et gesticulant autour de la pelouse jusqu'à ce que l'œil soit ébloui de tous ces tournolements, de toutes ces girations. Enfin, ils se séparent, pour rire et plaisanter dans leurs cases, sans s'inquiéter de l'impression que leur chorégraphie pouvait avoir produite. Mais c'est certainement un des plus beaux et des plus émouvants spectacles que j'aie vus en Afrique.

30 mai. — Une étape de trois heures nous conduit à la colline de Nzera-Koum, chez les Oundoussouma.

Avant d'arriver à notre ancien camp de Tchongo, nommé par les Zanzibari à la colline de Nzera-Koum, nous ne pouvions plus douter de la complicité de Mazamboni avec les pâtres ouahouma; toutes les traces du passage des bovins étaient récentes; bientôt même s'est montré à nos yeux le bétail qui, inconscient de tout danger, paissait les superbes pâturages. Les Zanzibari voulaient s'en emparer à titre de représailles; Mazamboni gardait le silence; mais quand je lui demandai comment il se faisait que les troupeaux de Moussiri fussent là, sur son territoire, il me répondit sans détour qu'ils appartenaient aux pâtres ouahouma qui avaient fui le pays en décembre, lors de notre première rencontre; ils venaient

maintenant de rentrer au bruit de notre marche sur l'Oussiri, et il n'avait pas eu le cœur de les en empêcher. Satisfait de cette franchise, je donnai à mes gens l'ordre de poursuivre leur route.

31 mai. — Mazamboni nous a donné trois bœufs et de la farine pour deux jours, sans compter quantité de bananes et de patates douces. Nombre des petits chefs environnants nous rendent visite et apportent des présents : chèvres, volailles, farine de millet. Les villages d'Ouroumangoua, Bouessa et Gounda, composant le district si prospère et si bien cultivé qui nous avait frappés en décembre dernier par l'abondance de ses produits, ont aussi conclu des pactes d'amitié avec le « Boula Matari ».

Vers le soir je recevais un message de Moussiri : tout le pays ayant fait la paix avec moi, il désirait aussi devenir mon ami ; la prochaine fois que nous reviendrions dans son pays, il s'empresserait de nous offrir des présents.

Me proposant de reprendre demain la marche vers le fort Bodo et Yambouya, je me hâte de noter les renseignements que j'ai pu recueillir au sujet du Pacha, presque tous de sa propre bouche.

## CHAPITRE XVII

### DÉTAILS BIOGRAPHIQUES SUR LE PACHA

La naissance d'Emin et sa jeunesse. — Gordon et les émoluments d'Emin. — Sa dernière entrevue avec Gordon Pacha en 1877. — Le dernier envoi de poudre et de provision fait à Emin. — Isolement de cinq ans. — La bibliothèque de Mackay dans l'Ouganda. — Les talents d'Emin et son aptitude aux fonctions qu'il occupait. — Emin polyglotte. — Ses talents et son industrie. — Ses carnets, un modèle. — Choukri Agha me raconte comment Emin échappa aux rebelles. — Emin confirme l'histoire. — Quelques faits d'histoire naturelle rapportés par Emin. — Le Pacha et la tribu des Dinka. — Une histoire de lion. — Emin et ses études ornithologiques.

Mon intention n'est pas de fournir sur Emin Pacha une esquisse biographique, mais de rapporter quelques détails qu'au hasard de la conversation il me communiqua sur la vie qu'il avait menée dans le Soudan, et sur ses rapports avec son illustre chef : Gordon, le tant regretté.

Il est Allemand de naissance — Prussien ou Autrichien, je l'ignore, et ne me soucie pas de savoir le nom de la ville ou du village obscur où l'événement eut lieu. Il m'a dit être âgé de 48 ans ; donc, il a dû naître en 1840. Je m'imagine qu'il arriva, jeune encore, à Constantinople, qu'un grand personnage l'aïda dans ses études médicales, et que, grâce à la même influence, il fut attaché comme médecin à la personne du pacha Ismaïl Hakki. Si, comme il le raconte, il est resté 30 années sous l'étendard du Croissant, il a dû s'enrôler vers 1858 au service de la Turquie. Il se lia avec le parti de la Réforme, ou de « la jeune Turquie » à Stamboul, lequel publiait un journal que la franchise de son langage fit supprimer trois fois. Lors de la troisième saisie, notre journaliste fut lui-même expulsé du pays.

Il était à Constantinople, m'a-t-il dit, quand fut assassiné